



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51537

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

»outer circle« (S. 12) an, da sie entweder Prinzipien, Maximen, Ideen usw. kreieren oder sie nach außen propagieren. Das zu berücksichtigen ist Voraussetzung für eine effektive Beobachtung kultureller Entwicklungen; denn nicht immer weist das Fehlen von propagierenden Texten auf das Fehlen kultureller Aktivität überhaupt hin.

Dușu greift die Epochen der west- und zentraleuropäischen Kulturgeschichte auf und zeigt daran die jeweiligen Schritte zur Humanisierung und Individualisierung der menschlichen Existenz, mit den zentralen Themen Humanismus bzw. Renaissance, Aufklärung und Romantik. Er fragt, welche analogen Entwicklungsschritte sich in den südosteuropäischen Kulturen beobachten und inwieweit sie als sich unabhängig vollziehend oder sich als Einfluß- oder Interferenzerscheinung erklären lassen. Am Beispiel Rumäniens könne man in hervorragender Weise alle drei Möglichkeiten demonstrieren. Innerhalb der byzantinischen Welt, worin die rumänische Kultur zunächst eingebunden ist, ergeben sich vom 17. Jh. an Tendenzen zur stärkeren Individualisierung der Kunst und Wissenschaft. Hinzu tritt durch die Berührung Transsilvaniens mit den alten rumänischen Fürstentümern eine Interferenz zwischen byzantinischer und römischer Welt, zwischen orthodoxer und katholischer Kirche; und damit entsteht die Identitätsfrage der Rumänen, nämlich ob sie zur lateinischen oder griechischen Welt gehören. Wichtige historische Persönlichkeiten sind Träger aller solcher Entwicklungsrichtungen, wobei nicht zuletzt an das Wirken Cantemirs gedacht werden muß.

Aufgrund solcher Überlegungen teilt Dușu seine Arbeit in fünf größere Kapitel, die er den folgenden Fragestellungen zuordnet: Einheit und Verschiedenheit im europäischen Humanismus, hervorragende Persönlichkeiten der Philosophie, Modelle und Bilder in der südosteuropäischen Aufklärung, der Wechsel in den Formen von Universalität und Humanismus, Aufklärung und längerfristige Trends. Im vorletzten Kapitel sind insbesondere die Abschnitte über das neugewonnene Bild der Vergangenheit, bzw. der Herkunft der Rumänen und über die Anfänge kritischen Denkens in Rumänien interessant. Zum Schluß unterrichtet eine kleine Bibliographie über die wichtigsten Arbeiten, die zu dem Thema gelesen werden können.

Der kulturkritische Ansatz Dușus entspricht vollkommen dem heute zugrundezulegenden Standard für solche Arbeiten. Man erfährt eine Fülle von Argumenten für eine neue Sicht der südosteuropäischen Kulturgeschichte und erhält einen Rahmen für künftige Überlegungen in der Frage der zentralsüdosteuropäischen Wechselbeziehungen. Vielleicht wäre es wünschenswert gewesen, die Argumentation mit Text- und Bildbelegen zu untermauern; denn manchmal wird die Analyse doch sehr abstrakt. Insgesamt kann man aber sagen, daß das Buch Dușus anregend und dessen Lektüre sehr empfehlenswert ist.

Rupprecht ROHR, Mannheim

Clare STANCLIFFE, *St. Martin and his Hagiographer. History and Miracle in Sulpicius Severus*, Oxford (Clarendon Press) 1983, 396 p., 2 cartes.

Avec son »Martin de Tours«, publié en 1912, Ch. Babut avait tenté de montrer, par des arguments parfois spécieux, la faiblesse historique du récit de Sulpice Sévère, mais les études du Père Delahaye et de C. Jullian avaient fait une critique de cette critique. Depuis lors, en 1967–1969, les trois volumes d'édition critique commentée de J. Fontaine (*Sources Chrétiennes* 133–135) ont mis en valeur par une analyse philologique détaillée la valeur historique, littéraire, spirituelle de la *Vita Martini*. Mais tout n'avait pas été dit pour autant sur les écrits martinien de Sulpice Sévère. La preuve en est faite par Madame Clare Stancliffe. Elle pousse plus loin les conclusions de J. Fontaine par une étude proprement historique de Sulpice Sévère, de son milieu et de la mentalité religieuse gallo-romaine à la fin du IV<sup>e</sup> siècle en des analyses d'une délicatesse et d'une prudence remarquables.

Au cours des cinq parties de son ouvrage, Madame Stancliffe atteint progressivement son objectif quadruple. Elle s'efforce d'abord de percer les intentions de Sulpice Sévère dans ses écrits martiniens. Puis, elle étudie le portrait de Martin et constate des problèmes de chronologie et de vraisemblance auxquels elle donne une solution, puis elle continue en montrant que les hommes du IV<sup>e</sup> siècle étaient fort capables de juger critiquement les histoires miraculeuses racontées par Sulpice et en mettant en valeur la différence entre notre monde de pensée et le leur. Elle donne alors une explication à l'hostilité de certains contemporains de Martin à l'égard de ce dernier. Enfin, elle montre combien le portrait de Sulpice Sévère est proche de son modèle et met en pleine lumière le moine-évêque de Tours. Cette étude est menée comme une enquête dont les résultats sont essentiels.

Pour Madame Stancliffe, Sulpice Sévère dans ses écrits martiniens défend Martin contre ses détracteurs, idéalise la vie ascétique telle qu'elle est vécue par l'évêque de Tours et espère mériter ainsi, par ses écrits, une récompense éternelle.

L'étude minutieuse de la *Vita Martini* force Madame Stancliffe à établir une distinction dans la qualité de l'information de Sulpice Sévère, selon qu'il raconte les miracles de Martin, ou qu'il expose les événements de sa vie. Quant aux récits de miracles, elle affirme que Sulpice les a écrits d'après les témoignages dignes de foi des proches de l'évêque de Tours et de Martin lui-même, et qu'il n'a donc rien – ou presque rien – inventé. En revanche, dans le récit de la vie de Martin, si Sulpice Sévère ne donne pas d'informations fausses, il passe sous silence certains épisodes de sa vie – les circonstances de son départ de l'armée par exemple – ou reste volontairement imprécis – ainsi pour la chronologie des événements. A ce sujet, Madame Stancliffe est néanmoins tentée d'adopter la «chronologie courte» contrairement aux arguments de J. Fontaine en faveur d'une «chronologie longue». Madame Stancliffe s'interroge sur le scepticisme de certains contemporains de Martin à l'égard de ses *virtutes* et, partant, sur la valeur historique de la *Vita Martini*. Elle montre que les hommes du IV<sup>e</sup> siècle finissant acceptaient l'idée que certains hommes avaient été investis de pouvoirs surnaturels. Car, instruits ou illettrés, chrétiens et païens croyaient tous à l'existence d'êtres surnaturels, intermédiaires entre Dieu et les hommes, intervenant dans toute l'activité humaine; les chrétiens priaient les anges et les martyrs, les païens invoquaient les esprits intermédiaires (*elementa* ou *potestates*).

Dans ce contexte d'un monde réglé par les esprits, les miracles de Martin, du moins ceux que Madame Stancliffe appelle «nature miracles» n'étonnaient personne, Martin utilisait la prière quand d'autres recouraient aux rites magiques, là était la seule différence. De même, à une époque où païens et chrétiens attribuaient les causes de la maladie aux démons, Martin, l'exorciste, pouvait accomplir des guérisons miraculeuses.

Il en est autrement des apparitions d'êtres surnaturels, Madame Stancliffe remarque que Sulpice Sévère en recueille le témoignage de la bouche même de Martin alors que les autres miracles sont généralement connus grâce aux admirateurs de l'évêque de Tours. Ce témoignage de première main excitait précisément le scepticisme de ceux qui jugeaient exagéré l'ascétisme de Martin, car la triste histoire de Priscillien montrait à quel point de violence pouvait aller l'antagonisme entre les ascètes et la société cléricale jugée par eux corrompue. Pour Sulpice Sévère, il y a un lien direct entre l'ascétisme de Martin et ses pouvoirs miraculeux. Martin se trouvait soupçonné dans son orthodoxie et blâmé dans son rôle même d'évêque, qu'il était accusé de négliger.

Dans ces conditions, le portrait glorieux de Martin par Sulpice Sévère se trouvant rejeté par une partie du clergé du IV<sup>e</sup> siècle, il n'était pas interdit aux historiens modernes de penser que l'auteur de la *Vita Martini* avait fabriqué un personnage fictif qui lui aurait permis de faire passer ses propres idées sur l'ascétisme, sur la proximité de la fin du monde, sur la décadence de la société cléricale.

Il n'en est rien; selon Madame Stancliffe, Martin, évêque de Tours, a bien été celui que nous peint Sulpice Sévère: un saint doué de pouvoirs thaumaturgiques et d'une forte personnalité, les

témoignages de l'archéologie et des textes le prouvent. C'est bien Martin qui a bouleversé la vie de Sulpice Sévère en le convertissant à l'ascétisme monastique. Madame Stancliffe en arrive à constater que l'auteur de la *Vita Martini* choisit son information et qu'il ne présente que certaines facettes du personnage en cherchant à montrer la perfection de son héros comme moine et comme évêque. Il idéalise ainsi son modèle et obéit à un genre littéraire nouveau où se mêlent la vérité et la fiction: l'hagiographie.

Le livre de Madame Stancliffe a le mérite de mettre en lumière les qualités d'historien de Sulpice Sévère. De son étude minutieuse de la mentalité des hommes du IV<sup>e</sup> siècle, il ressort que la *Vita Martini* n'est pas un recueil de fables enfantines. L'originalité de sa thèse tient dans l'explication qu'elle donne du scepticisme de certains contemporains de Martin, car elle analyse de très près le contexte historique, et elle précise et nuance les rapprochements que Babut avait tendancieusement faits et interprétés entre l'affaire Priscillien et l'hostilité à l'égard des ascètes, »martiniens« en particulier.

Enfin, par l'étude du contexte littéraire et par la comparaison des *vitae* de Cyprien, d'Athanase, de Jérôme, Madame Stancliffe fait faire un grand pas à l'exploration de cette »terra incognita« qu'est encore, à bien des égards, l'hagiographie.

Ghislaine DE SENNEVILLE, Paris

Quellen zur Geschichte der Alamannen VI. Inschriften und Münzen. Mit einer Zeittafel von 213 bis etwa 530 von Wolfgang KUHOFF. Corrigenda und Addenda zu den Bänden I und II von Gunther GOTTLIEB und W. KUHOFF, Heidelberg (Thorbecke, Sigmaringen) 1984, 115 p., 4 pl. (Heidelberger Akademie der Wiss. Kommission für Alamannische Altertumskunde, Schriften. 9).

Ce volume VI des »Quellen zur Geschichte der Alamannen« réunit très utilement les inscriptions et les monnaies qui complètent les volumes I et II consacrés aux textes allant de 213 à 530, auxquels d'ailleurs G. Gottlieb et W. Kuhoff ajoutent, pp. 85-100, de substantiels Corrigenda et Addenda. Si, comme le souligne l'Introduction, p. 9, inscriptions et monnaies émanent évidemment »nur von der römischen Seite«, s'insérant dans l'histoire impériale romaine entre Caracalla et Justinien, néanmoins ces documents officiels non seulement éclairent les textes très divers dont nous disposons, souvent lacunaires et dont parfois l'analyse critique réduit la crédibilité, mais aussi permettent de préciser ou rectifier la chronologie des événements et par là fait entrevoir, à travers le rôle important des invasions alamanniques dans l'histoire romaine des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s., le »côté germanique« des étapes de l'histoire des Alamans.

Il est déjà significatif que les soixante-seize inscriptions reproduites et commentées p. 11-57 ne citent l'*Alamannia* et les *Alamanni* qu'à partir du IV<sup>e</sup> s. Au III<sup>e</sup> s., appréhendés par les empereurs comme des Germains envahisseurs, les Alamans sont l'objet, soit de guerres ou *expeditiones* »germaniques« marquées par les »victoires germaniques« des empereurs et, souvent aussi, le *cognomen* impérial de *Germanicus Maximus*, soit de l'entretien des routes militaires menant vers la rive droite du Rhin moyen et supérieur, ainsi que de la restauration des *castella* d'outre-Rhin dans la province de Germanie supérieure, soit, enfin, de la difficile et longue constitution, entre Gallien et Dioclétien, d'une frontière romaine ramenée sur la rive gauche du Rhin et, plus encore, dans la province de Rétie, largement au sud de la rive droite du haut Danube.

Ainsi les vingt-sept premières inscriptions (n<sup>o</sup> 1-27) montrent-elles le retentissement donné en 213 aux victoires de Caracalla *Germanicus Max.* tant sur les inscriptions honorifiques qui lui furent dédiées en Germanie supérieure (n<sup>os</sup> 8-15), en Italie (n<sup>o</sup> 16), en Numidie, Afrique Proconsulaire et Mauritanie (n<sup>os</sup> 2-7), que sur les bornes à milles ou à leuges des routes de